

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Saul BELLOW

(États-Unis)

(1915-2005)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout '*Le don de Humboldt*' et '*Ravelstein*').**

Bonne lecture !

Fils d'Abraham Belo, un juif orthodoxe de Saint-Pétersbourg qui avait étudié le Talmud, joué du violon et vendu des oignons d'Égypte avant d'émigrer en 1913 au Canada, il est né dans la banlieue de Montréal (Québec), à Lachine, au 130 de la 8e Avenue (la bibliothèque de la ville porte son nom depuis 1984). Lachine se trouve, de l'autre côté du Saint-Laurent, en face de la réserve iroquoise de Kahnawake, et Saul Bellow évoquait ce souvenir : « *Quand j'étais enfant à Lachine, une jeune fille de Caughnawaga [orthographe ancienne] passait par le pont pour venir prendre soin de moi. Quand elle me faisait manger, m'a raconté ma mère, elle mâchait bien la viande avant de me la mettre dans la bouche. C'est à cause de cela que j'ai réussi dans la vie !* » Il était le benjamin, le seul à être né dans le Nouveau Monde, et son enfance fut choyée. Mais son père entendait lui donner une solide éducation religieuse, et il grandit donc dans la tradition juive la plus stricte, corrigée cependant par la vie de la rue. De cette double exposition, il retira toutes les richesses possibles : il observa la tradition avec l'oeil de la rue et analysa la rue avec l'esprit du talmudiste en herbe. Il en retira aussi la connaissance de quatre langues : le yiddish qu'il parlait à la maison (ses parents parlant le russe entre eux), l'hébreu qu'il apprenait au « heder », l'anglais et le français qu'il entendait dans la rue : « *Je ne savais pas quelle langue je parlais. Je ne faisais pas de distinction. Je disais seulement les mots appropriés à ceux à qui je m'adressais. J'étais confiant en qui j'étais. C'est ainsi que j'ai vécu.* » Aussi a-t-il pu dire être né du « melting pot », d'une société métissée de vieilles cultures européennes qui se croisaient à Lachine sur les chantiers de la "Dominion Bridge" (les ouvriers étaient ukrainiens, russes, hongrois, grecs, siciliens...). Il a appris le monde comme une société cosmopolite.

Après la mort de son père (qui n'était guère armé pour les affaires, fit faillite dans toute une kyrielle de métiers, fut même « bootlegger »), la famille s'installa en 1924 à Chicago, celui d'Al Capone, qui allait rester « *corps et âme* » sa ville. Ce fut un choc pour lui, alors âgé de neuf ans, car, ainsi qu'il l'a raconté dans un entretien accordé au "Monde" (le 18 janvier 1982), tout « *était plus grossier, plus grand, plus bruyant* ». Ce fut au milieu de cet écrasant « *magma urbain* », dans la puanteur des abattoirs et les fumerolles des hauts-fourneaux, que l'adolescent, dont le romancier favori était Gogol et ses âmes mortes (ce qui explique que, dans tous ses romans, on trouve une scène funéraire, un oratorio de sanglots, qui se termine chaque fois par une esquisse de danse, un hymne à la vie), en pleine crise économique, se toqua du projet « donquichottesque » d'être l'interprète du cœur humain et de la petite musique de ses émois. Au fond, c'est, avec quelques variantes, son histoire que son romancier de fils n'allait cesser de raconter.

En 1932, le décès de sa mère alors qu'il avait dix-sept ans fut pour lui un choc émotionnel très profond.

En 1933, il entra à l'université de Chicago, où il étudia la littérature. À titre de conseil amical, le directeur du département d'anglais de la faculté lui indiqua qu'il valait mieux pour lui oublier tous ses projets d'études du langage : « *Aucun Juif ne peut véritablement comprendre la littérature anglaise traditionnelle.* »

Deux ans plus tard, il passa à la "Northwestern University" de Chicago où il obtint un diplôme d'anthropologie et de sociologie. Puis il poursuivit ses études en anthropologie à l'université du Wisconsin. Dès 1937, cependant, il les abandonna parce que, confia-t-il, « *chaque fois que j'essayais de travailler à ma thèse, je me retrouvais en train d'écrire une nouvelle de plus.* » Il décida de devenir un écrivain. De plus, pendant les vacances de Noël, il tomba amoureux d'une sociologue nommée Anita Goshkin, l'épousa et revint à Chicago.

Il participa au programme de la "W.P.A." ("Works progress administration writers' project"), l'agence soutenant les écrivains mise en place par Roosevelt, enseigna au "Pestalozzi-Froebel teachers' college" de Chicago, et rédigea plusieurs monographies d'écrivains célèbres pour l'"Encyclopaedia Britannica" comme responsable du secteur des "Grands classiques de la littérature".

En 1941, il fit paraître dans "The partisan review" sa première nouvelle, "*Two morning monologues*". Alors influencé par le groupe d'intellectuels trotskistes animant cette revue, il rejeta le modèle du « tough guy », du « dur », cher à Ernest Hemingway ; en reléguant les rituels de la chasse, de la pêche au gros ou de la tauromachie au rayon des accessoires palliatifs de l'angoisse, il refusait un code coulé dans le moule puritain du XIXe siècle et refaçonné par les blessures et les désillusions de l'après-première guerre mondiale. Par ce défi direct lancé à Ernest Hemingway, dont la stature écrasait alors, depuis vingt ans les lettres américaines, il montra sa détermination à ouvrir de

nouveaux territoires à l'imaginaire, à aller vers des horizons culturels différents : Nietzsche, les conflits œdipiens, la culture populaire, l'héritage des juifs russes.

Il eut un premier fils, Gregory, et il allait en avoir deux autres du premier de ses quatre mariages.

Son expérience lors de la Seconde Guerre mondiale, où il servit dans la marine marchande (1944-1945), lui inspira son premier livre :

“The dangling man”

(1944)

“L’homme de Buridan” puis “L’homme en suspens”

Roman

C'est le journal intime d'un certain Joseph (K?) qui est au chômage, se morfond, seul dans une chambre, ne sachant que faire de la vacance de ses jours : « *Les durs trouvent à leur silence des compensations ; ils pilotent des avions, descendent dans l'arène combattre des taureaux ou partent en mer à la pêche au gros alors que moi, je quitte rarement ma chambre.* » Dans les années trente, il avait cru au rêve communiste. Puis il y eut les procès de Moscou et il perdit sa « grande illusion ». Orphelin de l'Histoire, il n'a plus de maître-récit qui donnerait un sens à sa vie. Et, du coup, il laisse affleurer, désormais sans les censurer, ses états d'âme alors qu'il attend son incorporation dans l'armée et que, par phobie des « *problèmes sérieux* », il se passionne pour la tauromachie.

Commentaire

Saul Bellow définissait les tensions intellectuelles et spirituelles de beaucoup de jeunes Américains à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, leur sentiment d'impuissance et d'aliénation. Il s'élevait contre une société qui ne peut tolérer la marginalité. Freud et Dostoïevski (le roman étant quelque peu inspiré des ‘*Notes sur le Souterrain*’) remplaçaient Marx dans le paysage.

Le livre fit date.

En 1946, Saul Bellow quitta Chicago pour commencer une carrière de professeur de littérature qui le mena d'université en université (Minnesota, New York, Princeton et Porto Rico) jusqu'en 1961, date à laquelle, désabusé et déçu par les controverses politico-intellectuelles qui agitaient New York, il revint à l'université de Chicago.

Toute sa vie, il allait donc rester fidèle à la ville de son adolescence, celle où « *le fils d'immigrants juifs qu'(il) était) conçut un jour l'idée qu'il serait un jour un écrivain américain* », celle qui devint la plus présente dans les ouvrages, celle à laquelle son nom reste indissociablement lié, celle qui demeura jusqu'à la fin « *le lieu privilégié de (ses) émotions les plus profondes et de (ses) attachements les plus puissants.* » Cela ne l'empêcha pas de déclarer au “New York Times” : « *Les gens de Chicago sont très fiers de leur rudesse. Ils ont de bonnes vieilles conduites vulgaires, en dépit de leur prétentions.* » - « *En dépit de ses côtés barbares et de son histoire perverse, Chicago est la ville américaine par excellence, un mélange caractéristique d'industries lourdes, d'immigrants frustes et de scènes brutales associées aux luttes contre le capitalisme.* »

“The victim”

(1947)

“La victime”

Roman

C'est le portrait d'un journaliste juif de New York et de son double antisémite.

Commentaire

Le livre, qui analyse les rapports entre les juifs et les gentils ainsi que ceux du persécuté et du persécuteur, histoire paranoïaque nourrie aux scènes réalistes de la vie à New York, est aussi sombre et désenchanté que le premier. Le héros ne fait rien pour remédier aux problèmes de son aliénation.

Les deux premiers romans de Saul Bellow reçurent un succès d'estime parmi les intellectuels, sans lui apporter la notoriété. À cette époque, il se servait de l'écriture romanesque comme d'un outil : l'écrivain étant pour lui « *un historien imaginatif capable d'appréhender le fait social mieux que n'importe quel sociologue* », ces romans lui permirent d'acquérir la reconnaissance dont il avait besoin, « *de (se) faire entendre de l'establishment littéraire, de montrer de quoi (il) étai(t) capable.*»

Il récolta très vite les fruits de son travail sous la forme d'une bourse Guggenheim, et partit vivre deux ans à Paris. Il profita de ces années de liberté pour abandonner deux manuscrits presque terminés et se lancer dans l'écriture d'un troisième roman qu'il continua dans diverses autres villes, « *pas un traître mot n'ayant été écrit à Chicago* », indiquera-t-il plus tard :

“The adventures of Augie March”

(1953)

“Les aventures d’Augie March”

Roman

À Chicago, Augie est un jeune juif, orphelin et pauvre dont la famille a émigré à Chicago avant la crise économique. Sa mère est presque aveugle ; George, son frère cadet, est un retardé mental ; son frère aîné, Simon, veut devenir riche le plus vite possible. Quant à lui, il explore les coins et les recoins de Chicago, sa vie étant faite de petits boulots instables et d'aventures. Ses employeurs sont aussi bien l'agent immobilier Einhorn, Mrs. Renling, propriétaire d'un magasin chic pour hommes ou d'autres personnages hauts en couleur, énergiques, obsédés par le sexe, par l'argent ou par les deux. Dans sa quête pour découvrir le moyen d'acquérir du pouvoir, il n'arrête pas de se faire « adopter », de passer d'un maître à un autre et d'emprunter une nouvelle défroque. Mais il ne trouve partout que mensonges et se demande pourquoi il tombe tout le temps sur des « *théoriciens* ». Il finira par les refuser tous et, après avoir parcouru les États-Unis, le Mexique, l'Europe, émerge à la fin du roman, seul, s'acceptant tel qu'il est, le roman se terminant par son grand rire plein de vitalité.

Commentaire

Saul Bellow y opéra une nette rupture avec ses oeuvres précédentes car c'est un roman picaresque débordant de force et de vitalité, à la structure ouverte, qui narre les expériences un peu incohérentes du héros dans sa quête de la compréhension de soi. C'est aussi un roman d'apprentissage où, tel un autre orphelin, le célèbre Huckleberry Finn de Mark Twain, le personnage « américain » par excellence, Augie était un « Huck Finn » qui aurait parlé yiddish à la maison, et qui osait faire valoir ses titres au legs américain. Pour les enfants issus de l'immigration, cette déclaration sonna comme une prise de la Bastille. Saul Bellow fit aussi sortir le roman américain de la claustration pour le faire aller « sur la route ». C'est aussi un hymne à la vie urbaine, qui sait éviter la sentimentalité. Avec ce troisième roman, Saul Bellow trouva enfin sa voix, sa langue (un anglais aux inflexions yiddish parfaitement adapté aux spéculations morales et philosophiques auxquelles il se livrait), un style spontané et humoristique.

Ce fut son premier grand succès et il obtint le “National book award 1954”.

Le succès des *“Aventures d’Augie March”* lui attira les foudres de l’«establishment» littéraire «wasp» (white, anglo-saxon, protestant), qui sentait vaciller son autorité sous les coups des jeunes écrivains issus des minorités juive et noire. Quand Saul Bellow revint aux États-Unis, il s’établit à New York et devint rapidement un membre actif de la *“Partisan review”*, un cercle d’intellectuels juifs. Il publia en 1953 *“Great jewish short stories”*.

“The wreckers”
(1954)

Novella

C’est une journée dans la vie d’un «loser».

Commentaire

La novella était accompagnée de trois nouvelles et d’une pièce en un acte. En 1964, l’ensemble fut adapté pour la télévision.

“Seize the day”
(1956)
“Au jour le jour”

Recueil de nouvelles

“Au jour le jour”

Nouvelle

Tommy Wilhelm, juif américain de New York, âgé d’une cinquantaine d’années, se remémore une vie d’échecs successifs. Il a interrompu ses études pour commencer à Hollywood une carrière ratée ; il s’est séparé de sa femme, apportant le malheur à celle-ci et à leurs enfants ; il a perdu sa dernière situation par amour-propre. Poussé par la foule de Broadway dans une chapelle funéraire, alors qu’il est à la recherche de l’homme qui l’a berné, il trouve enfin, dans une sorte d’extase mystico-sentimentale, « *la satisfaction du désir ultime de son cœur* ». Au terme d’un parcours aliénant et médiocre, il se retrouve en train de pleurer sur le cercueil d’un inconnu.

Commentaire

La nouvelle fut adaptée pour la télévision en 1987.

“Un futur père”

Nouvelle

Un Américain moyen qui se rend chez sa fiancée voit avec horreur dans son voisin de métro, bourgeois rose et suffisant, l’image du fils qu’il aura, s’il se marie. Il oublie heureusement, en retrouvant l’élue de son cœur, cette révélation cruelle.

“À la recherche de Mr. Green”

Nouvelle

À Chicago, au temps de la crise économique, un professeur au chômage connaît des tribulations dans un univers kafkaïen.

“Les manuscrits de Gonzaga”

Nouvelle

En Espagne, un Américain cultivé qui est à la recherche de son poète préféré subit des déceptions.

“Le démolisseur”

Nouvelle

Un couple, chassé de son appartement par les démolisseurs, se trouve amené à remettre en question son bonheur.

Commentaire sur le recueil

Les sujets et les milieux traités sont différents, mais les personnages se ressemblent et sont tous apparentés aux héros des premiers romans de Saul Bellow : des êtres vaincus par la vie, malheureux dans la métropole moderne, à la recherche d'une vérité et, sous leurs dehors médiocres, profondément attachants. Il y a du Roquentin, on l'a dit, dans ces petits-bourgeois américains si peu conformes à l'idée que l'on se fait de leurs compatriotes, et si proches de leurs frères d'Europe.

En 1956, Saul Bellow épousa Alexandra Tachacbasov. Ils eurent un fils, Adam, mais se séparèrent après seulement quatre années d'union.

“Henderson, the rain king”

(1957)

“Le faiseur de pluie”

Roman

Henderson est un Américain milliardaire excentrique, à la corpulence gargantuesque. Il possède tout ce que la société de consommation peut donner, mais ressent des frustrations infinies. Héritier d'une fortune maudite, qui aurait dû revenir à son frère aîné mort dans un accident de voiture, il se sent confusément coupable comme il se considère aussi coupable de la mort de sa vieille servante provoquée par une de ses crises incontrôlables. Ces morts lui renvoient l'image de sa propre mort. C'est donc un peu pour expier ses péchés, mais aussi pour fuir l'échec de son premier mariage, les exigences de sa nouvelle épouse, le chaos de sa vie, qu'il part pour l'Afrique, pour essayer d'y trouver ce que sa voix intérieure lui réclame quand elle crie en lui : « *Je veux, je veux, je veux !* », en quête de vérités essentielles et surtout en quête de lui-même. Au cours de ses pérégrinations africaines, il rencontre deux tribus, les Arnewi et les Wariri. Les premiers sont sous le coup d'une malédiction. Des

grenouilles, animaux totems de cette tribu, ont envahi le réservoir d'eau, ce qui la rend impure à la consommation. Pour Henderson, ces grenouilles représentent le « corrélat objectif » de la malédiction et de la culpabilité qu'il traîne après lui. À l'aide d'un explosif, il veut détruire toutes les grenouilles mais ne réussit qu'à provoquer une catastrophe. Tel Œdipe chassé par les habitants de Thèbes, à la fin d'"*Œdipe Roi*", Henderson prend le chemin de l'exil.

Dès qu'il pénètre en territoire Wariri, il est fait prisonnier et soumis à toutes sortes d'épreuves initiatiques qui feront de lui « *le roi de la pluie* ». Il doit notamment soulever une énorme statue représentant la Mère. L'épreuve prend l'allure d'une véritable étreinte amoureuse, mais la représentation rituelle de l'acte tabou, sans abolir l'interdit sur l'inceste, offre une solution de compromis entre le désir de transgression et l'obéissance à la loi. Il est pris alors sous la tutelle du roi Dahfu qui fait de lui son disciple.

Après de nombreuses péripéties, les unes comiques voire burlesques, comme la tentative de Henderson d'imiter la lionne Atti, dramatisation parodique des théories du psychanalyste W. Reich sur la nécessité de redécouvrir l'animal en nous, les autres tragiques, comme la mort du roi tué par un lion, le roman s'achève sur le retour de Henderson dans le monde dit civilisé et sur la réconciliation du fils avec l'image du père. Sur le chemin du retour, il passe par Athènes, et contemple en toute sérénité l'Acropole, haut lieu du pèlerinage œdipien.

Commentaire

Ce roman occupe une place particulière dans l'œuvre de Bellow : l'action se passe dans une Afrique mythique et onirique, l'exacte antithèse des États-Unis, le héros n'est pas juif, les aventures sont abracadabrantes, l'imagination hautement allégorique, le registre parodique, le ton cocasse. Car il ne s'agit pas d'un récit de voyage, mais d'un pèlerinage, d'une quête des vérités élémentaires sur le monde et sur soi, la dimension onirique du voyage permettant toutes les fantaisies fantasmatiques. Alors que, dans la tragédie grecque, le destin achemine le héros vers la conscience de sa culpabilité, dans "*Le faiseur de pluie*", par une série de déplacements, de renversements, de déguisements et d'épreuves initiatiques, le héros est libéré de la même angoisse.

Pour cette comique épopée, Saul Bellow revint à la veine sérieo-comique des "*Aventures d'Augie March*". Ce fut la première fois qu'il traita de façon apocalyptique et grotesque le thème qui le hantait : le monde n'est décidément pas un endroit fait pour vivre car, chaque fois qu'il essaie d'agir, l'être humain va au-devant de l'erreur et de la souffrance.

Un film en a été tiré.

De 1960 à 1962, Saul Bellow a été co-éditeur du magazine littéraire "The noble savage".

Il se maria, avec une professeuse nommée Susan Alexandra Glassman. Elle lui donna un autre fils, Daniel.

En 1963, il publia : "*Recent American fiction : a lecture*" et "*Chicago in fiction*".

"The last analysis"

(1964)

"*La dernière analyse*"

Pièce de théâtre

La carrière d'un comédien est compromise par son sérieux grandissant. Il cherche à soigner son humanitarisme en jouant les principaux événements de sa vie.

Commentaire

Bellow attaquait le freudisme naïf. Le critique John Simon y vit la comédie la plus intéressante de la saison, mais la pièce fut rapidement retirée. Bellow la publia en 1965 après une sévère révision.

“Herzog”

(1964)

“Herzog”

Roman

Durant cinq jours d'été, entre New-York, Chicago et la campagne américaine, Moses E. Herzog, le narrateur, intellectuel juif bardé de diplômes, couvert d'honneurs et de distinctions, spécialiste de Rousseau et du romantisme, vacille, se défait et réfléchit à lui, échappant à sa propre folie et à celle des autres en instaurant un dialogue mental, souvent ironique, avec lui-même. Sa femme l'a quitté, lui préférant son meilleur ami. Il est comme fou. Dans sa tête, pareille à un « *gyroscope détraqué* », ça parle, ça tourneboule. Il pense que « *la vie n'était la vie que quand on avait clairement compris qu'elle consistait à mourir* », se montre un être en marge de son temps, un être incompris et frustré, qui éprouve un malaise devant les névroses du monde contemporain. Au bord du suicide, il écrit sans cesse des lettres jamais envoyées, tant à son amante et à son ex-femme, Madeleine qu'à tous les grands de ce monde morts ou vivants : son analyste, Dieu, Hegel, Heidegger, Eisenhower, Nietzsche, Martin Luther King, Adlai Stevenson et quelques autres. En quête d'une impossible « *synthèse de quatre sous* », il refuse les leçons de chacun de ces maîtres par les « non » tonitruants qu'il oppose dans chacune de ses missives aux idées reçues qui forment le fond de notre croyance et de notre culture. Il doute, est sûr de lui, tombe, est tiraillé, aime, souffre et ne demande encore qu'à aimer. Dans ce naufrage, des fragments de mémoire remontent des tréfonds : la mort d'une mère, dont il n'a jamais fait son deuil ; des bribes de berceuses, « *ma préhistoire, plus ancienne que la Chine* ». Après avoir déversé toutes les pensées d'Herzog dans ces lettres, Bellow note à la fin du livre : « *À ce moment-là, il n'avait aucun message pour qui que ce soit. Rien. Pas un seul mot.* »

Commentaire

C'est un roman de formation, mais à l'envers. Alliant la verve enthousiaste des “*Aventures d'Augie March*” à la vision pessimiste de ses premiers récits, Saul Bellow créa avec Moses Herzog un original des années 1960, le prototype de l'intellectuel juif, urbain, introverti, névrosé, un peu dérangé, plein d'ironie autodestructrice, qui allait être popularisé dans les films de Woody Allen. Il raconte, en faisant l'apologie du moi, du je et du sentiment individuel face à toute menace. Il est capable des plus folles aspirations, mais est aussi assez fort pour accepter les contingences que la vie lui impose. Il passe de l'amertume et de l'aigreur à une folie jubilatoire digne d'un Don Quichotte, trouvant finalement qu'il a de multiples raisons d'être content de sa vie.

Ce pavé dans la mare des habituels compromis avec nos semblables est un grand texte qui dérange car il ne dit plus que l'être humain est admirable et fort. Bellow a réussi à ébranler les certitudes d'une société qui nageait dans l'opulence des années 1960 en mettant l'accent sur le quotidien, voire le banal. Tout cela ressortait alors que l'Amérique découvrait justement à quel point son héritage était un « *composé bizarre* » et bigarré. Bellow réalisa de manière brillante la synthèse des sentiments contradictoires qui l'agitaient : « *On pouvait commencer par décrire la profonde agitation intérieure de Herzog, ou peut-être même dire qu'il tremblait. Et pourquoi? Parce qu'il laissait le monde entier faire pression sur lui. Par exemple? Par exemple, on lui disait ce que c'était que d'être un homme. Dans une ville. Dans un siècle donné. En période de transition. Dans la masse. Transformé par la science. Sous un pouvoir organisé. Obéissant à d'énormes contraintes. Dans une situation engendrée par la mécanisation. Après l'effondrement des espoirs radicaux. Dans une société qui n'était pas une communauté et qui dévalorisait l'individu. Par suite de la puissance multipliée du grand nombre qui*

rendait la personne de chacun négligeable. Dans une société qui dépensait des milliards en équipement militaire pour lutter contre l'ennemi étranger mais ne faisait rien pour faire régner l'ordre chez elle. »

La narration est originale elle aussi, le récit étant léger et drôle.

Avec ce livre, le plus beau de ses livres, un chef-d'oeuvre inégalé, Saul Bellow obtint le "National book award" et, devant Gombrowicz, le prix international de littérature, et il rencontra enfin les faveurs du grand public.

Avec "Herzog", Saul Bellow polarisa la haine de ses pairs. À l'offensive de la vieille garde qui regrettait le temps des bonnes manières en littérature et qui parlait de conspiration et de mafia juive vinrent s'ajouter les coups des intellectuels radicaux réunis autour de l'université Columbia et de la revue "Commentary". Ils lui reprochaient de se réfugier dans un intellectualisme bourgeois et l'accusaient de ne pas vouloir s'engager contre la guerre du Vietnam dans les mêmes termes qu'eux. C'était l'époque des grandes joutes politiques entre intellectuels où chacun utilisait les arguments les plus démagogiques pour s'attirer les faveurs d'un public partisan.

Désigné à l'opprobre général, accusé de conservatisme, rejeté par tous, Bellow retourna alors dans sa chère ville de Chicago où il trouva un abri à l'université, où il fut professeur de lettres dans le "Committee of social thought", un petit mais prestigieux programme d'études interdisciplinaires où enseignait Allan Bloom et où allait enseigner l'historien français François Furet.

À la suite des décès de Hemingway et de Faulkner, il fut honoré du titre de grand écrivain américain.

"Under the weather"
(1966)

Trois pièces en un acte

"A wen"

"Orange soufflé"

"Out from under"

Commentaire sur l'ensemble

Elles ont été montées à Londres en 1966.

Saul Bellow divorça de Susan Alexandra Glassman.

"Mosby's memoirs"
(1969)
"Les mémoires de Mosby"

Recueil de trois nouvelles

“Quitter la maison jaune”

Les mésaventures de Hattie tiennent à une combinaison exceptionnelle d'ivrognerie pleurnicharde, d'attachement à sa « *maison jaune* » et d'incapacité à prendre la moindre décision.

“Le vieux système”

Un savant juif décrit les savoureuses querelles de sa famille et cherche à en expliquer les causes par de simples réactions biochimiques.

“Mémoires de Mosby”

Un ancien diplomate, étourdi par le soleil mexicain, trace le bilan de sa vie à travers ses engagements politiques, et se montre plus attentif au tourbillon vertigineux de ses souvenirs qu'aux propos de ses compagnes d'excursion.

Commentaire sur le recueil

Ces trois nouvelles de Saul Bellow suggèrent toute la pathétique absurdité de la condition humaine, en dépeignant des personnages excentriques et marginaux. En spectateur lucide et désenchanté, avec un humour caustique et incisif, il mit en relief les aspects burlesques de l'existence. Elle demeure, à ses yeux, « *la fable à jouer par tous* » de Shakespeare.

“Mr. Sammler's planet”

(1970)

“La planète de M. Sammler”

Roman

Arthur Sammler est un vieux juif polonais, survivant de la Shoah, qui regarde de son unique œil intact le monde des pick-pockets noirs, des étudiants révolutionnaires et de la jeune génération mal élevée. L'âge le rend sensible au déclin du monde occidental et il en fait un bilan désabusé.

Commentaire

Saul Bellow y poursuivit le travail de dissection des États-Unis commencé avec *“Herzog”* et manifesta son désenchantement à l'égard de l'« establishment » de gauche. Cette fois encore la réussite fut totale, et, en 1970, il remporta son troisième “National book award”.

“Technology and the frontiers of knowledge”

(1973)

Essai

‘‘Humboldt’s gift’’
(1975)
‘‘Le don de Humboldt’’

Roman de 740 pages (deux tomes)

C'est la fantaisie et non une quelconque filiation avec les Von Humboldt d'Europe (Alexandre le voyageur et Wilhelm l'homme d'État philologue) qui a fait prénommer Von Humboldt le fils du Hongrois Fleisher immigré aux États-Unis. Il vient de mourir, trois décennies après avoir, âgé de vingt-deux ans et doté de la beauté du diable, conquis ses premiers lauriers de poète en publiant ses *‘‘Ballades d’Arlequin’’* où l’on a perçu un ton nouveau, la promesse d’une grande œuvre lyrique à venir. Mais, après ce départ en flèche, l’arrivée se fit dans la dèche et à travers la folie intermittente.

À Chicago, tout cela obsède le narrateur, Charlie Citrine, un écrivain à succès qui, dans son for intérieur, sait qu’il y a une faille, qui est sous la coupe d’un gangster de Chicago, ruiné par un divorce et finalement abandonné par sa maîtresse. Mais il a été le meilleur ami de Von Humboldt Fleisher, son frère de sang, lorsqu’en 1938, venant tout droit de son Middle-West natal, il débarqua à Manhattan et y fit sa rencontre. Le provincial gauche regarda, ébaubi, valser, grisé par son premier succès dans le petit monde de l’intelligentsia new yorkaise, l’avant-garde, la bohème de Greenwich Village ou universitaire de Columbia, celui qui voulait être l’Orphée du Nouveau Monde, qui embrasserait tout le chaos de l’Amérique moderne dans sa diversité et qui ferait tournoyer pêle-mêle dans ses ballades les résultats du base-ball et les réminiscences de Hegel, les propos d’Einstein et ceux de Zsa-Zsa Gabor. Il rêvait d’être, à l’instar d’Alexandre von Humboldt, le grand cartographe nommant pour la première fois l’Amérique, ses paysages, sa flore, sa faune. Tous ses espoirs reposaient sur l’élection présidentielle de 1952 : une fois Adlai Stevenson, cet homme cultivé, installé à la Maison-Blanche, Washington deviendrait un haut lieu de l’intelligentsia dont lui, Humboldt, serait le Goethe. L’élection d’Ike Eisenhower, un « ignoramus » des plaines du Kansas qui faisait sa lecture favorite de westerns à deux sous, sonna la déroute du Grand Poète et de ses grandes espérances. Peu à peu, il sombra dans l’alcoolisme et la paranoïa, puis disparut jusqu’au jour où il fut retrouvé mort, à l’âge de trente ans, sur le palier d’un hôtel miteux, à deux pas de la Bowery des clochards, terrassé par une crise cardiaque. On transporta son cadavre à la morgue et, le surlendemain, nul n’était encore venu le réclamer.

Von Humboldt et Citrine s’étaient brouillés après le succès à Broadway d’une pièce qui avait poussé celui-ci sur la voie de la fortune. Ce qui lui vaut aujourd’hui d’être la proie de ces vautours que l’argent attire : le fisc, les avocats de son ex-épouse, ses propres avocats et maintenant un gangster au petit pied, Rinaldo Cantabile. En plus de ces tracasseries qu’il veut régler avant de partir pour l’Europe avec la capiteuse Renata, il doit passer à New York où l’attend un legs de Humboldt, un synopsis que le défunt voyait comme une poule aux œufs d’or, un moyen de faire fortune. Et de l’or il y en aura pour Citrine, tombé à son tour dans la pénurie, mais avec un autre scénario et, ironie du sort, grâce à Cantabile. Aux yeux de Charlie, le fiasco exemplaire de Von Humboldt Fleisher a son origine dans un contresens sur les États-Unis, une erreur de perception : il a voulu jouer un jeu européen, habiller l’Amérique des oripeaux d’Arlequin, d’une culture empruntée. Il a oublié ce qu’à Chicago personne n’oublie, ce que qu’indique la deuxième partie de son nom, Fleisher (qui évoque la viande) : les États-Unis sont un corps obèse qui ferait craquer ces oripeaux. Les grands écrivains américains (Melville, Hawthorne et James) sont ceux qui ont su survivre seuls, sans milieu littéraire, dans le dénuement, ceux qui ne se sont pas laissés écraser par l’industrie et le commerce.

Finalement, le vrai Orphée de l’Amérique n’aura pas été Von Humboldt Fleisher qui voulait y apporter les lumières de l’Europe, mais le vieux Menasha Klinger qui, dans les années vingt, était venu du Michigan à Chicago pour y faire carrière dans le bel canto. Mais il avait plutôt passé sa vie comme manœuvre d’usine. Dans l’épisode qui clôt le roman, alors qu’on a ramené les restes de Humboldt d’une lointaine banlieue à Manhattan pour leur inhumation définitive au cimetière, le vieux Klinger, d’une voix éraillée, cassée par l’âge, amochée par les coups de poings reçus sur un ring de boxe, chante l’air *‘‘In quèta tomba oscura’’*, dernier sursaut d’une voix enfouie mais qui ne s’est pas laissée

totallement écraser par le poids du continent ni étouffer par son vide désertique, qui a malgré tout résisté.

Commentaire

Saul Bellow s'est, comme toujours, largement inspiré de sa propre vie. Le modèle de Von Humboldt Fleischer, dont le talent a été gâché, dont la carrière a été brève et la fin sordide, est le poète Delmore Schwartz (1913-1966) qui fut son ami. Et il s'est représenté en Citrine, le chevalier des arts et de lettres échoué sur l'asphalte de Chicago, l'écrivain célèbre mais qui continuait la série de ses ratés, d'Herzog à Sammler, mais avec un côté comique. Son ami poète, qui lui a transmis ses angoisses et son manuscrit, incarnait toute l'importance de la culture.

Le résultat est un roman picaresque à la première personne, d'une étonnante richesse d'invention, de culture et de réflexion colorée par l'humour, où se dessine le portrait d'un intellectuel et surtout un tableau de la vie américaine au XXe siècle, à New York comme à Chicago, Bellow étant revenu sur le territoire de son adolescence, la ville américaine par excellence qu'est Chicago, la quintessence des États-Unis, la ville des premiers gratte-ciel et des abattoirs, la première capitale mondiale de l'ère industrielle, où il n'y a pas de culture, rien que l'activité économique.

Dans cette élégie funèbre pour un ami défunt, Saul Bellow reprit, avec une pointe d'amertume qu'il n'avait pas auparavant, la vieille comédie burlesque du don Quichotte de la haute culture égaré en milieu hostile, de l'humaniste malmené par la pègre, houspillé par la police, aux prises avec escrocs et hommes de loi, tiré à hue et à dia par les bons apôtres de tout acabit, mais qui doit surtout subir la pitié condescendante de ses anciens camarades d'école primaire aujourd'hui tous dans la spéculation ou l'immobilier, et qui se demandent si écrire n'est pas une infraction au code américain : « The business of America is business ».

Le roman dresse une sorte de bilan du métier d'écrivain aux États-Unis, pays sans archives ni mémoire dont le terreau culturel n'est qu'une mince strate superficielle, pauvre et stérile. Il montre cette espèce d'exil à l'intérieur qu'est le sort de l'écrivain.

Le roman est aussi une méditation sur le « moi », le pathétique et grandiose « moi », à qui l'on dit à la fois que l'empire du monde lui est promis et qu'il n'est que poussière et cendres.

Ce très émouvant roman obtint le prix Pulitzer 1976 et propulsa Saul Bellow aux sommets.

En 1975, Saul Bellow se remaria en épousant Alexandra Ionescu Tulcea, une professeuse de mathématiques théoriques à l'université "Northwestern", née en Roumanie.

Il visita Israël et enregistra ses impressions dans :

"To Jerusalem and back"

(1976)

"Retour de Jérusalem"

Essai

En 1976, année du bicentenaire des États-Unis, après Sinclair Lewis, Eugène O'Neill, Pearl Buck, William Faulkner, Ernest Hemingway et John Steinbeck, Saul Bellow, l'un des écrivains américains contemporains les plus marquants, se vit décerner le prix Nobel. Le comité le recommanda « pour la compréhension humaine et l'analyse subtile de la culture contemporaine qui se manifestent dans son oeuvre », pour son remarquable portrait d'«un homme qui continue à chercher à assurer son pas en errant dans un monde chancelant, qui ne peut jamais renoncer à sa foi en une vie dont la valeur dépend de la dignité et non du succès, qui croit que la vérité doit finalement triompher. » Ce prix vint couronner la carrière d'un écrivain majeur pour une oeuvre d'une importance capitale.

Dans son discours de Stockholm (*"Nobel lecture"*, 1979), il définit le roman comme «*une sorte d'abri où l'âme se réfugie*». Il ajoutait : «*L'art essaie de trouver dans l'univers, dans la matière aussi bien que dans les faits de la vie ce qui est fondamental, durable, essentiel.*»

Alors que T.S. Eliot avait prétendu que recevoir le Nobel était une invitation à son propre enterrement, Saul Bellow lui répondit : «*Il y a un préjugé qui veut que celui qui a reçu le prix Nobel soit vidé, fini, prêt à mordre la poussière, plus rien ne sortira de son stylo ou de sa machine à écrire. J'ai défié ce préjugé-là. Je ne l'ai pas défié par goût du défi, je l'ai fait posément car je pensais que c'était un non-sens.* »

Mais il faut constater qu'il écrivit alors des fragments d'autobiographie qui tiennent plus de la réflexion philosophique que du roman, malgré l'humour qui les anime. Écrits sur la force des heures les plus glorieuses, ils ont la qualité du travail bien fait, mais le souffle de l'écrivain avait faibli.

"The actual"
(1977)

"The dean's december"
(*"L'hiver du doyen"*)
(1982)

Roman de 360 pages

Albert Corde, ancien journaliste devenu doyen d'une prestigieuse université de Chicago, et sa femme, Minna, astrophysicienne de réputation internationale, Roumaine passée à l'Ouest, se trouvent bloqués en hiver à Bucarest où la mère de Minna, médecin psychiatre, ex-ministre de la Santé, se meurt à l'hôpital du Parti. Tandis qu'ils sont soumis aux tracasseries de la bureaucratie barbare et intransigeante de cet État policier, représentée par le directeur de l'hôpital, qui est colonel des services secrets, Albert Corde, qui est coincé, ne peut pas même visiter la ville tout seul de peur d'être arrêté sous un prétexte fallacieux par la "Securitate". Il ne lui reste qu'à tuer le temps, dans l'appartement glacial et mal éclairé qu'occupait sa belle-mère où traînent encore quelques vieux restes des fastes « bourgeois » du passé, en ressassant les problèmes qui l'attendent à Chicago à la suite d'articles critiques et d'un procès à l'issue douteuse qui prouvent l'anarchie d'une société vouée au plaisir.

En effet, à Chicago, il s'est mis à dos la communauté universitaire, les notables et les media en les accusant, dans des articles parus dans une revue très connue, d'ignorer avec cynisme les conditions de vie épouvantables des taudis et des prisons de la ville, conditions, estime-t-il, qui condamnent les pauvres et les Noirs à disparaître. En contrepoint de l'agonie de sa belle-mère, se déroulent donc les réflexions de Corde sur les motifs réels qui l'ont poussé à écrire ces articles suicidaires. Il y a été encouragé par un ami d'enfance, maintenant journaliste célèbre, Dewley Spangler, qui l'attaque d'ailleurs, après coup, dans l'un de ses éditoriaux.

Commentaire

À l'information superficielle que transmet le journaliste, symbole de tous les media, l'écrivain, l'intellectuel cher au coeur de Bellow et qui était déjà le héros du *"Don de Humboldt"*, se doit de faire un acte moral, de dégager la réalité, de l'extirper de sa gangue et de la représenter d'une façon nouvelle telle qu'un art la représenterait. « *L'écrivain détient un pouvoir essentiel qui lui permet de rivaliser avec les tentations de la drogue, la fascination de la télévision... et tous les signes de dégénérescence de notre société occidentale* », écrit Bellow, et il précise : « *En écrivant ce livre, j'ai essayé d'exprimer un "cri du coeur"... J'ai toujours partagé l'opinion d'Hemingway : si vous voulez transmettre un message, adressez-vous au service des télégrammes. Je n'ai pas essayé de délivrer*

quelque message que ce soit. J'ai voulu exprimer les sentiments d'un écrivain qui, après quarante ans, porte un oeil neuf sur la ville dans laquelle il a passé la majeure partie de sa vie. »

‘*L’hiver du doyen*’ est plus sombre et moins exubérant que les grands romans précédents de Bellow. C’est un roman de maturité, une prise de position, une mise en garde, en quelque sorte un roman engagé.

Il tourne autour d’une série de contrastes sociaux, philosophiques et politiques. Les passages rapides et répétés entre Bucarest, sinistre, oppressante, et Chicago, violente et décadente, éclairent de « flashes » brutaux, d’un côté la bureaucratie bornée d’un État policier qui pousse la tyrannie jusqu’à décider jusqu’à quel point la population doit souffrir, de l’autre côté l’anarchie turbulente et la corruption politique d’une « société de plaisir » qui ne supporte pas de reconnaître les monstruosité qui la gangrènent. Affrontement de deux blocs, l’Est et l’Ouest, des deux pôles entre lesquels oscille le monde moderne, de deux modes de vie, de deux hommes, l’écrivain et le journaliste, ‘*L’hiver du doyen*’ est un roman d’une puissance narrative éblouissante dans lequel les tribulations à la fois angoissantes et comiques du héros, qui est doté de la lucidité de la vieillesse, sont traitées avec cet humour qui souligne la relativité des choses.

‘*Him with the foot on his mouth and other stories*’

(1984)

‘*La journée s’est-elle bien passée?*’

Recueil de nouvelles

Commentaire

Ces nouvelles où Bellow adopta un tour plus détendu contiennent, elles aussi, des portraits de l’artiste, présenté comme un clown, comme un acteur dans une société axée sur le spectacle, comme un manipulateur du langage dans une culture polysémique.

‘*More die of heartbreak*’

(1987)

‘*Le coeur à bout de souffle*’

Recueil de nouvelles

Vers la fin de sa vie, Saul Bellow évoqua fréquemment le déclin de la culture dans le monde occidental et l’échec du monde urbain à satisfaire les besoins de l’âme.

En 1987, il composa la préface de ‘*The closing of the American mind*’, le livre très controversé de son ami, le philosophe néo-conservateur de l’université de Chicago, Allan Bloom.

Il publia :

‘*Modernity and its discontents*’

(1987)

Essai

Le 7 mars 1988, dans une interview au ‘*New Yorker*’, Saul Bellow demanda : «*Qui est le Tolstoï des Zoulous?*» en voulant montrer que «*les discussions ouvertes sur de nombreuses questions publiques*

importantes sont devenues depuis quelque temps des tabous.» Mais cette attitude critique à l'égard des Noirs provoqua un débat.

En 1989, pirouette d'un écrivain coquet qui voulait faire « *une expérience* », se rajeunir, surprendre ses cadets sur leur terrain même, abandonner la prolixité, Saul Bellow publia avec succès deux courts romans, directement en livre de poche, avec un tirage important et l'intention de toucher un public différent :

“A theft”
(1989)
“Un larcin”

Roman

«*Une grande bringue d'Américaine avec de fort belles jambes* » connaît l'affolement et l'hystérie contrôlée.

Commentaire

En torsions narratives, en ruptures de la logique, en phrases qui vous creusent la gorge comme des arêtes, c'est presque l'analyse du couple américain. On est un peu mal à l'aise comme devant un cas de psychiatrie exposé en plein jour. La posture d'attaque était encore celle qui allait le mieux au vieil écrivain pugnace.

‘ The Bellarosa connection’
(1989)
(‘La Bellarosa connection’)

Roman

Harry Fonstein est un immigrant qui a été rescapé des camps nazis par une opération souterraine dirigée de main de maître par le légendaire producteur de Broadway, Billy Rose. Quand il arrive aux États-Unis, Harry ne souhaite rien de plus que de remercier Billy Rose, de lui serrer la main, de prendre quelques minutes de son temps. Mais il refuse de le voir, et Harry est en quelque sorte privé du bonheur d'arriver dans sa patrie d'adoption. Cela jusqu'à ce que sa femme, Sorella, qui est habile et décidée, ne se charge de la mission. Quand elle fait face à Billy Rose, elle a en mains les moyens de saper la réputation du fameux producteur, du crapuleux sauveteur.

Commentaire

Parti d'une anecdote que Bellow entendit lors d'un dîner, ce roman est moins violent que “*Le larcin*”, car il est dilué dans la nostalgie, assoupli par une certaine lassitude. Il s'y montra plus intellectuel juif new-yorkais que nature. L'œuvre est mineure dans sa production.

“Something to remember me by”
(1991)
“Une affinité véritable”

Roman

Harry Trellman est un velléitaire qui a choisi de ne jouer qu'un rôle sans importance dans sa propre vie. Il n'a sa place ni dans l'orphelinat de Chicago où sa mère l'envoya, ni à l'université, ni même dans

la rue. Certes il a des attaches, mais elles sont, comme sa vie, singulières et fluctuantes. Il est curieux de tout et de rien mais il a du mal à prendre au sérieux les événements auxquels il est mêlé, il garde ses distances. Cette attitude lui permet de comprendre ses contemporains et de hocher la tête : ce n'est pas à lui qu'on inculquera des principes ou trop simplistes ou fabriqués de toutes pièces. Il vit de ragots, d'anecdotes, de bribes de conversations et de médisances. L'existence au jour le jour lui suffit, de sorte qu'une indifférence narquoise lui tient lieu de philosophie. Il n'a rien d'un parasite cependant : on peut compter sur lui pour une phrase qui reconforte ou qui encourage l'interlocuteur à s'interroger sur la nature humaine. Il a bien envie de changer d'horizon et envisage de tout quitter, de partir pour quelque pays lointain où il échapperait à son marasme et à ses accès de paresse, de changer de vie. Une personne, pourtant, le retient à Chicago : Amy Wustrin, femme explosive qui tient de l'aventurière et de la vamp, qui a été mariée plusieurs fois, qui voyage, change de psychologie comme de chemisier, échappe à toute analyse. Depuis l'enfance, il lui voue un amour lointain, résigné. Trente ans auparavant, ils ont connu une minute d'intensité sans égale, puis elle a cherché l'amour ailleurs. Elle a traversé sa vie sans qu'il ait le courage de la retenir. Tandis qu'éclatait la révolution sexuelle, elle a parcouru le monde réel, d'un mariage à l'autre, de la richesse au dénuement, de l'adolescente délurée qu'elle était à la matrone convenable qu'elle est devenue. Il a connu toutes ses métamorphoses sans jamais savoir s'il éprouvait pour elle de l'admiration craintive ou un amour qui n'ose pas se déclarer, en tout cas une «*affinité véritable*». Leur sympathie ne s'estompe pas avec l'âge. Qu'elle soit au bord de la vieillesse ne change rien à sa séduction. Cette fois, ils se revoient aux funérailles de l'un de ses nombreux maris : est-ce la dernière chance d'Harry Trellman?

Commentaire

Dans ce roman à la fois poignant et comique, Saul Bellow suivit son personnage à travers une existence d'espoirs déçus. Ce ne serait qu'un simple exercice, un fond de tiroir, mais il y garda sa saveur et déploya ses tours de passe-passe.

“It all adds up”
(1994)

Recueil d'essais

Commentaire

Ces trente textes sont des conférences ou des articles publiés dans “Esquire”, “The new republic”, “The New York Times”, etc. On y trouve des scènes de Chicago, ville dont il s'est fait la conscience, sa vision de la guerre des Six Jours et de la signature du traité de paix entre Israël et l'Égypte, le récit de dîners à la Maison-Blanche, des portraits de collègues comme Allan Bloom, John Berryman et John Cheever. Mais ce qui est le plus savoureux, c'est le commentaire culturel, dont son discours de réception du prix Nobel où il critiqua les écrivains qui renoncent à défier les orthodoxies, et ses lamentations sur les inutiles distractions qu'apporte la révolution de l'information ou sur les frivolités intellectuelles de la bohème de New York. Invoquant Tolstoï, Nabokov et Flaubert, parmi d'autres, il s'interroge sur les responsabilités du romancier. Dans trois vives interviews, il offre d'éclairantes réflexions sur sa façon de lire, d'écrire, d'enseigner et de vivre («*J'ai eu plus de métamorphoses que je n'en peux compter.*»). Il montre comment, sur une période de quarante-cinq ans, il est resté loyal et vigilant à l'égard de son pays qui est si grand, si accompli, et qui pourtant détruit son âme : «*Le coût de tous ces succès pourrait bien être l'avitissement de l'être humain.*»

"Ravelstein"
(2000)

Roman de 266 pages

Le narrateur, Chick, être d'une gentillesse idiote, ingénu aux motivations aimables, généreuses, empressées, qui éprouve beaucoup de difficultés en société, qui aime s'isoler pour mieux réfléchir et observer, frôle la mort après celle bien réelle du héros éponyme. Il s'en sort, sous l'impulsion de sa femme, Rosamund, et du docteur Bakst. Mais aussi et surtout grâce à la tâche qui lui incombe d'écrire sur son ami, Abe Ravelstein, professeur émérite à l'université de Chicago, qui fut, au contraire, charismatique et plein de panache, qui exerça sur ses étudiants, anciens et nouveaux, une fascination et une influence énormes, qui s'est toute sa vie intéressé à la chose publique, à la philosophie politique, aux grandes stratégies de l'âme occidentale aux prises avec la réalité démocratique. Il se le rappelle s'installant au Crillon pour fêter son succès littéraire, un livre où il exprimait son pessimisme sur l'avenir de la culture. Mais Ravelstein montra aussi un goût marqué pour la polissonnerie sexuelle, apprécia les rencontres louches, le douteux et l'équivoque, porta des vêtements luxueux. Homosexuel vorace, il brilla par son charme en dépit de son physique plutôt ingrat (il était immensément grand, avait des jambes maigres, un pied de trois pointures plus grand que l'autre, le crâne complètement chauve, la voix tonitruante, le rire enflé, était d'une grande nervosité et d'une non moins grande maladresse). Sa dernière conquête, Nikki, avait à peine trente ans, adorait regarder des films de kung-fu et se promener en BMW dernier cri. Il mourut en 1992, à l'âge de soixante-deux ans, des suites d'un sida probable.

Le narrateur dévoile aussi sa propre vie privée, ses femmes, ses divorces, ses méchancetés. Il fréquente un autre professeur de l'université de Chicago, Griesescu, dont Ravelstein prétendait qu'il avait été en Roumanie garde de fer, fonctionnaire des services culturels du régime fasciste d'avant-guerre.

Commentaire

Le héros transparent de ce corrosif roman à clé est le professeur Allan Bloom de l'université de Chicago où il a été lui-même l'élève de Leo Strauss (Felix Davarr dans le roman), avant d'instruire, au fil de trente ans d'enseignement, nombre d'élèves aujourd'hui devenus historiens, professeurs, journalistes, experts, hauts fonctionnaires, membres de cellules de réflexion, qu'on retrouvait désormais dans tous les centres décisionnels politiques états-uniens, tout comme l'avait fait avant lui Strauss-Davarr. Allan Bloom fut, en particulier, l'auteur d'un best-seller pessimiste intitulé "*The closing of the American mind*" (1987, "*L'âme désarmée*"), essai sur le déclin de la culture générale où il explicitait par l'exemple le syndrome de courte-vue dont était selon lui affligé le peuple états-unien. À être trop ouvert, trop tolérant, à relativiser toute chose, on finit par ne plus rien entrevoir, expliquait-il avec toute la violence imparable de la théorie maîtrisée et assumée. Avant la parution du livre, ce platonicien était endetté au possible, car son goût irrépressible pour le luxe ne pouvait être satisfait par sa maigre rétribution de professeur. Mais son livre connut un succès considérable. Et il se retrouva soudainement multimillionnaire pour avoir simplement couché sur papier sa conception philosophique de la politique. Et ce livre, il le rédigea sur l'avis d'un ami intime, un certain Saul Bellow. Dans "*Ravelstein*", où il est Chick, le narrateur, il répond à la promesse qu'il lui fit un jour de rédiger quelque chose sur son compte avant de disparaître à son tour. Et cette promesse, il la fit bien avant de savoir que son ami, de deux décennies son cadet, mourrait du sida quelques années plus tard (le diagnostic officiel mentionne un dysfonctionnement du foie), en 1992. Bellow en fait un personnage démesuré, toujours étonnant, saisi au vif, dans le clair-obscur d'une tendresse tueuse. Mais c'est Allan Bloom lui-même qui aurait demandé à son vieil ami de ne rien lui épargner : « Soyez aussi dur avec moi que vous le voulez. Vous n'êtes pas la poupée angélique que vous paraissez être et, en me décrivant, vous pourrez peut-être vous émanciper. »

Aux États-Unis, on s'est scandalisé des révélations sur les inclinations sexuelles de Ravelstein qui ne sont pas l'essentiel du livre mais que les critiques trouvèrent fort intéressant, on a crié à l'amitié

bafouée. Bellow a donc, en janvier 2000, trois mois avant la parution de ce livre, révélé la vérité, provoquant une polémique. Pourtant, il avait prévenu : « *Un homme devrait être capable d'entendre et de supporter le pire de ce qui pouvait être dit de lui.* » Il n'avait rien perdu de son punch, mais mêla constamment l'extrême sérieux et le bouffon, ce qui donne un texte sautillant, aux apparences parfois erratiques, pas du tout policé, un portait vivant, jamais terminé, même pas par la mort. Quant à Griesescu, c'est nul autre que Mircea Éliade, qui enseigna à l'université de Chicago à compter de 1956.

En 1989, Saul Bellow épousa Janis Freedman, une ex-étudiante de trente ans sa cadette. Ils s'installèrent à Brookline (Massachusetts), près de Boston, où leur fille, Naomi, est née en 1999. Le 5 avril 2005, il décéda à l'âge de 90 ans, à son domicile.

Il a traversé le siècle avec alacrité, restant un homme simple, se tenant loin des vanités, un homme affable pour ses amis et intraitable pour les importuns. Il avait des lèvres sensuelles et des « *yeux de faon* » et tout le monde parla de son « charme », qui faisait chavirer les femmes. Et des femmes, il en eut, dont officiellement cinq qu'il épousa, les motifs et séquelles de ses quatre divorces lui ayant fourni plus d'une fois la trame vaudevillesque de ses livres.

Il fut si fidèle à son héritage judéo-russe qu'on peut se demander s'il n'a pas écrit des romans russes aux États-Unis, à une époque où les juifs fascinaient les Américains. En affirmant la validité de son expérience, il ajouta une composante à la culture majoritaire de son pays et mit fin ainsi à la domination des « Wasps » sur la littérature. Cette revendication nouvelle marqua aussi une rupture avec les tentatives d'assimilation folkloristes ou maladroitement politiques des romanciers juifs américains qui l'avaient précédé. Elle était le signe que les immigrés qui ont fui les pogroms et le nazisme étaient maintenant enfin chez eux aux États-Unis. Aussi est-il devenu le chef de file de l'école des romanciers juifs américains : Bernard Malamud, Chaïm Potok, Norman Mailer, Philip Roth pour ne citer que les plus prestigieux. Mais il a aussi ouvert la voie aux romanciers noirs et à ceux issus d'autres minorités.

Conteur à la voix candide et exubérante et au prodigieux savoir, il a fait de sa propre existence la trame de ses fictions. Mais, comme il a toujours écrit à la première personne, on a souvent fait l'erreur de croire que ses narrations représentaient ses pensées propres, et il s'en défendit : « *Aucun écrivain ne peut être sûr que les conceptions de ses personnages ne lui soient pas attribuées à lui personnellement. On considère même généralement que tous les événements et les idées d'un roman sont basés sur les expériences vécues et les opinions du romancier.* » ("The New York Times", 10 mars, 1994) - « *Il y a un problème auquel les auteurs de fiction doivent toujours faire face dans ce pays. Les gens prennent toujours les choses au pied de la lettre, et demandent : "Est-ce que c'est vrai? Si c'est vrai, est-ce fidèle aux faits? Si ce n'est pas fidèle aux faits, pourquoi ne l'est-ce pas? Alors vous vous enfermez vous-même dans des noeuds, parce qu'écrire un roman c'est un peu comme écrire une biographie, mais cela ne l'est pas réellement. C'est plein d'invention.* » (dans "Time", 8 mai 2000)

Ayant fait la synthèse entre son éducation religieuse, profondément morale, et son éducation américaine fondée sur la glorification de l'individu, il ne s'arrêta pas aux problèmes rencontrés par la minorité judéo-américaine, mais les plaça dans un tableau de la société américaine (en particulier, de l'énergie brutale de Chicago), mêlant l'argot à la métaphysique juive. Sensible à la réalité matérielle environnante, il fut l'un des interprètes les plus subtils des mutations anthropologiques du XXe siècle. Affirmant : « *Je ne me considère pas comme quelqu'un qui invente tout, mais plutôt comme une sorte de médium, à l'écoute de mon pays* », il fut le contempteur de l'âme américaine que, nerveux, ironique, électrisé, hargneux, il critiqua et digéra allégrement les vices, les névroses, les prudences, les vertus trop clinquantes, les entêtements puérils de ses compatriotes et cela avec constance.

Les personnages de ses romans, dont il était apte à exprimer les moindres fluctuations de leur pensée, sont souvent des ratés car, puisque la vie lui avait souri, il en profita pour se faire leur apologiste, des êtres doubles, oscillant entre l'action et la méditation, la transcendance et l'excrémentiel, l'harmonie et la violence. Hypersensibles et sophistiqués, ils sont forcés par les

circonstances à explorer les côtés obscurs de leur être et à trouver un accommodement avec leur milieu. Comme ceux de Dostoïevski, ils sont incapables d'arriver jamais à aucune résolution parce qu'ils aiment par-dessus tout leur propre souffrance. Ils refusent d'échanger leur tourment intérieur pour la paix de l'esprit qu'apporte la possession bourgeoise ou quelque sorte de croyance religieuse. En fait, ils voient leur souffrance comme un héroïque avant-poste de la souffrance de notre époque. Se battant avec les grandes préoccupations des États-Unis, faisant face à la décadence de la société américaine, qui est la source de la violence qui la hante, se posant des questions sur la condition humaine tout entière, ils cherchent à exister individuellement, à protéger leur âme contre la vie sociale. Qu'ai-je à voir avec le reste de l'humanité? se demandent Herzog, Humboldt, Charlie Citrine et Albert Corde. Dans ces romans, comme dans nos vies, avoir une âme reste un terrible handicap. C'est-à-dire qu'il faut s'expliquer l'impuissance des idées et des faits devant la force des sentiment.

Ses convictions l'amènèrent à refuser toute valeur aux mythologies et aux idéologies prétendument structurantes : il s'attaqua aux acteurs de la gestuelle du pouvoir, qu'ils viennent de la famille, de la religion, de l'université, des médias ou de la politique. À l'inverse, il défendit toujours la dimension extraordinaire du quotidien en s'appuyant sur des principes intangibles : la nécessité de la liberté individuelle contre le rouleau compresseur du système social, la fidélité et la loyauté envers soi-même et le droit imprescriptible de l'individu à parler pour lui-même.

On a surnommé Saul « Soul » pour sa croyance à l'âme, pour sa conviction qu'« *écrire, c'est chercher l'âme de l'individu.* » Son œuvre fut une véritable quête d'humanisme, une appréciation de la condition humaine vue sous l'angle de l'humour. Mais, dans ses dernières années, il s'est quelque crispé dans une posture de prophète, d'imprécateur fustigeant le chaos, la chienlit du monde. Pour lui, la haute technologie des pays démocratiques transforme le monde entier en une vaste société cosmopolite et il doutait fort que les cultures particulières puissent se protéger de la puissance et de l'influence américaines, préserver leur identité. Même la psychologie de l'individu lui semblait entamée par les forces de la civilisation « high tech » : « *Nous sommes tous sous la poigne d'une force immense qui transforme notre existence. Nous ne pouvons pas revenir en arrière. Par ailleurs, nous ne sommes pas adaptés à ces nouvelles conditions de vie de la civilisation de haute technologie.* » Comment alors résister à ce système qui nie l'individualité? Sa réponse : « *La littérature existe parce que les écrivains croient en une force spirituelle de l'individu. En écrivant, ils fabriquent aussi leur propre individualité et développent leur personnalité propre. Ainsi le défi de l'homme contemporain est-il peut-être de faire comme l'écrivain : tenter d'inventer une société où chacun tendrait à devenir un artiste, capable de forger sa conscience individuelle afin de ne pas se laisser avaler par la société high tech.* » Il précisait : « *Le vrai sujet de mes livres, c'est la relation entre la vaste entreprise américaine et l'affirmation individuelle. Mes héros tentent de trouver leur propre chemin à travers le monde moderne, selon leurs émotions et leur intelligence de la vie. Comme romancier, j'examine constamment cette vaste présence qui domine notre vie : celle de la haute technologie qui transforme notre société en un vaste océan de bien-être où tout le monde veut plonger et risque d'y perdre son individualité.* » Il supputa encore : « *Personne n'aura le dernier mot, ni le philosophe, ni l'écrivain. L'écrivain porte jusqu'à l'aigu les questions que se pose l'homme. Ces questions ne se résolvent pas par la connaissance mais dans l'harmonie de l'art. L'art n'a rien à offrir d'autre que le jeu des émotions. J'ai choisi, pour ma part, la réponse de l'artiste.* »

Heureusement, c'est dans l'humour que Saul Bellow pratiqua son art. Ses livres exploitent le comique des situations pour nous faire accéder à un monde qui réunit un mélange de farce et de ferveur morale.

Le seul à cumuler trois "National book awards", Saul Bellow est considéré comme le plus grand romancier américain après Hemingway et Faulkner, en tout cas, l'écrivain américain le plus important de la seconde moitié du XXe siècle, devant Norman Mailer.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

